

LA GRANDEUR ET
LA FERMETÉ DE L'A-
MOUR DE DIEU POUR
L'ÉGLISE.

O U

S E R M O N

SUR ESAÏE, Chap. XLIX.
vers. 14. 15.

*Mais Sion a dit : L'Éternel m'a délais-
sée, le Seigneur m'a oubliée. La fem-
me peut-elle oublier son enfant qu'elle
allaitte, en sorte qu'elle n'ait point pi-
tié du fruit de son ventre ? Mais
quand les femmes les auroient oubliés,
encore ne t'oublierai-je pas, moi.*

MES FRÈRES, la frayeur dont Prononcé
à Amst.
le 10.
Octobre
1728. S. Pierre fut faisi, lorsqu'il alloit
à la rencontre de son Maître sur les eaux,
fut un mouvement naturel, mais que la
circonstance rendoit blâmable.

Voyant Jésus-Christ marcher sur les
eaux, il lui demanda permission d'en fai-

re de même. Jésus la lui accorde. Là-dessus cet Apôtre se met à marcher sur la mer. Mais un moment après, voyant les flots émûs & les vents souffler avec impétuosité, & se sentant enfoncer, il tremble, il frémit, il se croit perdu. Ni la présence de son Maître, qui faisoit paroître dans ce moment un pouvoir divin, ni le souvenir de ses miracles & de ses promesses, ne le peuvent rassûrer. L'infirmité humaine l'emporte, il tombe dans une défiance criminelle. Cependant Jésus-Christ, au lieu de le punir de sa défiance, en le laissant tomber dans l'abyme, où il craignoit si mal à propos d'être englouti, lui tend la main & pour toute peine lui fait ce tendre reproche; *Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté?*

Matth.
XIV. 31.

Cette foiblesse est assez ordinaire aux Enfans de Dieu. Il a beau les assurer de sa protection : ils ont beau l'avoir éprouvée, en mille occasions : au moindre nuage, au moindre orage qui s'élève, ils oublient tout ce qui les devoit rassurer, & se croient abandonnés de Dieu. Cependant Dieu, toujours tendre & miséricordieux, moins touché de l'outrage qu'ils lui font par leur défiance, que de l'inquiétude & des allarmes, qui les agitent, les soutient, & s'empresse à les rassurer.

C'est

C'est ce qu'il fait remarquer à son Peuple, dans cette Prophétie, qui est une prédiction du Rétablissement & de l'agrandissement de l'Eglise du Nouveau Testament, composée des Juifs & des Gentils, par la protection du Messie, le véritable Roi d'Israel, sous la figure de la délivrance de la Captivité de Babylone, & de la prospérité dont elle fut suivie. Une Révolution si signalée, & dont tous les Peuples devoient recueillir les fruits, méritoit les applaudissemens de l'Univers. Aussi le Prophète s'écrie dans le verset qui précède mon Texte, *O Cieux, réjouissez-vous avec chant de triomphe, car l'Eternel a consolé son Peuple; & aura compassion de ceux qu'il aura affligés.*

Cette grace leur étoit d'autant moins due, qu'ils s'en étoient rendus indignes par leur défiance. Le Seigneur le reproche à son Peuple, & l'affûre tout ensemble de son amour de la manière la plus tendre & la plus forte. *Mais Sion a dit: L'Eternel m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. La femme, répond-il, peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre? Mais quand les femmes les auroient oubliés, encore ne t'oublierai-je pas, moi.*

Re-

Reproche touchant ! déclaration consolante ! bien digne d'être médités dans la Conjoncture présente, où *Sion* ne pousse que trop les mêmes plaintes, & où par conséquent elle a besoin qu'on lui représente *la fermeté de l'amour de Dieu* pour la rassurer, & calmer ses inquiétudes & ses injustes défiances.

C'est dans ces vûes, que nous allons vous exposer ces paroles, qui nous offrent deux choses à considérer : I. *La plainte de Sion.* II. *Et la nouvelle & touchante Assurance, que Dieu lui donne de son amour.* Deux Articles, qui feront la Matière & le Partage de ce Discours.

Dieu veuille l'accompagner de l'efficace de sa grace, afin que désormais, l'honorant par notre entière confiance dans sa protection, nous en attirions les effets, & sur l'*Etat* & sur l'*Eglise* ! Ainsi soit-il !

PREMIERE PARTIE.

SI L'EGLISE, désignée ici, comme en tant d'autres endroits, par *Sion*, parce que c'étoit en *Sion* que le Peuple de Dieu s'assembloit pour son Culte solennel, si l'Eglise se plaint ici, que Dieu l'a *délaisée, & oubliée*, ce n'est pas que,

com-

comme les impies Sectateurs d'Epicure, elle s'imaginât, que Dieu renfermé dans le Ciel, & tout occupé de son propre bonheur, ne se mêle en aucune manière de ce qui se passe sur la Terre, & n'y fait nulle attention. Un sentiment si impie, si elle en eût été capable, l'eût rendue entièrement indigne de ses soins. Elle veut seulement dire, qu'il n'est plus à son égard ce qu'il étoit auparavant; qu'il ne lui témoigne plus la même affection, qu'il n'est plus son appui & son protecteur.

Ce qui lui fait naître ces soupçons, c'est l'état où elle se voyoit, les afflictions qui l'accabloient, sa délivrance, pendant si longtems attendue, & toujours reculée. D'un côté elle se trouvoit dans une situation triste & lamentable. Elle fait, de l'autre, que Dieu peut tout ce qu'il veut. Elle en conclut, que s'il ne la délivre pas, c'est qu'il ne le veut pas, qu'il ne se soucie plus d'elle, & dans cette pensée, elle s'écrie tristement; *L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée.*

Plainte précipitée; sentiment injuste. Car c'est très-mal raisonner, que d'inférer des afflictions de l'Eglise, que Dieu ne s'en soucie plus, & que son amour pour elle est éteint.

I. Il est certain que Dieu permet quel-
que-

quefois que son Eglise soit affligée, qu'il l'expose aux attaques de ses ennemis, qu'il permet qu'ils prévaillent sur elle, & que souvent il la fait languir après la délivrance, & semble en quelque sorte n'avoir, ni yeux pour voir sa misère, ni oreilles pour entendre ses cris & ses supplications.

Mais quand il en agit ainsi, c'est pour des raisons dignes de sa sagesse, qui se rapportent à l'intérêt de sa gloire, & qui, loin de naître d'un défaut d'amour pour son Eglise, en sont au contraire des effets très-réels & très-efficaces.

I. Il en use ainsi pour relever la gloire de sa Providence envers l'Eglise. Si tout lui étoit favorable dans le monde, sa conservation ne seroit pas une grande merveille, on n'y trouveroit rien d'extraordinaire, rien qui attirât l'attention & qui pût la faire regarder, comme l'effet d'une protection particulière du Ciel. Mais que Dieu la fasse subsister au milieu des contradictions du Siècle, & parmi des tempêtes continuelles, & que comme le *Buisson d'Horeb*, elle soit enveloppée de flammes de l'affliction sans en être consumée; Voilà le miracle, c'est-là que paroît avec éclat la puissance infinie de Dieu, & sa sagesse, & qui démontre qu'il est au milieu d'elle.

Exod.
III. 2.

2. Il en use encore ainsi, pour donner de l'exercice aux vertus des fidèles, & les rendre accomplis à toute bonne œuvre. Il y en a qu'on peut appeller les vertus de la prospérité, parce qu'il n'appartient qu'aux gens heureux de les mettre en pratique : telles sont, l'humilité, la modération, la générosité, la bienfaisance. Mais il y a aussi celles de l'adversité, qui, de même que les Etoiles, ne brillent que dans les ténèbres, ne paroissent que dans la nuit de l'affliction, comme sont, la patience, la résignation, le désintéressement. Sans la persécution, l'Eglise seroit-elle édifiée par la constance des Martyrs, & des Confesseurs ? Auroit-on vu ces Actes héroïques de désintéressement, qui ont porté tant de Chrétiens à abandonner, Biens, Repos, Fortune, Familles, Patrie pour la cause de Christ ? Les Fidèles ressembleroient-ils à Jésus leur Chef & leur Modèle, le Prince de leur salut, qui a été consacré par les afflictions.

Heb. XIII. 21.

Heb. II. 10.

3. Enfin, Dieu expose son Peuple à l'affliction, quand il s'abandonne au Vice, qu'il viole ses Loix, & suit les mœurs corrompues du siècle. Alors, il lui montre un visage sévère & menace, il frappe, il arme les créatures inanimées contre lui.

Il fait tomber sur lui les fléaux de sa colère, il envoie les Inondations, la Stérilité, la Mortalité. Et si malgré tous ces fléaux, il persiste dans ses désordres, ou que sa repentance ne soit pas assez vive, il recule la délivrance & fait naître de nouvelles difficultés. Sa gloire l'y oblige. Que diroit-on du Dieu d'Israël, si ceux, qui font profession de le servir, pouvoient être vicieux impunément? Ne l'accuseroit-on pas d'être approbateur ou complice du crime? Que deviendroient même ses enfans, s'il les laissoit sans châtement? N'étant plus retenus par ce frein, ne se livreroient-ils pas à *tout abandon de dissolution*, & ne rendroient-ils pas par-là leur ruine inévitable?

I Pier.
IV. 4.

C'est ce que l'Eglise ne peut ignorer. L'idée de Dieu; la connoissance qu'elle a de ses Perfections, de sa Bonté, de sa Sagesse; les Déclarations expresses de l'Ecriture, l'en instruisent, & elle n'a qu'à réfléchir sur sa propre Histoire pour s'en convaincre.

II. Quand donc, il se forme quelque orage contre elle, que la Persécution s'élève, que les Ennemis de la Vérité prévalent, & que malgré ses humiliations, ses prières réitérées, elle n'est point délivrée, ou qu'elle ne l'est qu'à demi & très-

im-

imparfaitement, quel parti a-t-elle à prendre ? Se plaindra-t-elle de Dieu ? Dira-t-elle précipitamment, *L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée*, ne doit-elle pas plutôt rentrer en elle-même & se dire, *qu'ai-je fait ?*

1. Le tems de l'affliction est un tems de Recueillement, d'Humiliation, d'Amendement. Persuadé qu'on a beau gémir, prier, réclamer, le secours de Dieu, si le rebelle *Jonas* qui a excité la tempête n'est jetté dans la mer, si on ne renonce aux vices qui ont attiré ces fléaux de la Vengeance divine, il faut absolument prendre ce parti.

2. Que si malgré cela, & après s'être assuré de la sincérité de sa conversion, l'orage dure encore, au lieu de s'en faire un sujet de scandale, il faut acquiescer à cette dispensation de la Divine Providence, & se dire à soi-même ? Nos Maux continuent, la gloire de notre Dieu le demande, qu'il règne, qu'il triomphe; quoique nous en puissions souffrir ! *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'Eglise* : Après la tempête, viendra le calme ; *Toi qui es mon ennemie, ne te réjouï point sur moi ; si je suis tombée, je me releverai ; si je suis gisante en ténèbres, l'Eternel m'éclairera.* Je

porterai l'indignation de l'Eternel, parce que j'ai péché contre lui, jusques à ce qu'il ait debatü ma cause & qu'il m'ait fait justice; il me conduira à la lumière, & je verrai avec plaisir sa Justice, dit l'Eglise au VII des Révélations de Michée. Et voici comme elle parle au

Lament. Chap. III. des Lamentations? Mon pauvre état n'est qu'absinte & que fiel. Mais je ramène ceci en mon cœur; c'est pour-

III. 19 -
23.

quoi j'aurai espérance. Ce sont les gratuités de l'Eternel que nous n'avons point été consumés, parce que ses compassions n'ont point défailli, elles se renouvellent par chaque matin.

3. Dans cette espérance, il faut bénir Dieu, de ce qu'il nous met à une épreuve si honorable. La Patience Philosophique ne va qu'à souffrir l'affliction sans se plaindre, celle des Saints va jusqu'à s'en réjouir, & s'en faire un sujet de gloire; elle fait dire; Nous nous glorifions en nos tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, & la patience l'épreuve, & l'épreuve l'espérance; Or l'espérance ne confond point, parce que la dilection de Dieu est répandue dans nos cœurs par le St. Esprit qui nous a été donné.

Rom.V.
3-5.

Mich.
8. IVX

Mich.
8. IV

Mich.
8. IV

III. Telles sont les pensées qui doivent

occuper les fidèles dans l'affliction , & les effets qu'elle doit produire en eux. Ils le font aussi d'ordinaire ; mais quelquefois entraînés par des mouvemens humains , ils se répandent en plaintes & en lamentations , & osent reprocher à Dieu son indifférence pour eux , *Le Seigneur*, dit le Prophète au Ps. LXXVII. *m'a-t-il rebuté* ^{vf. 8. 9.} *pour toujours , & ne m'aura-t-il plus pour* ^{10.} *agréable ? Sa gratuité est-elle défaillee pour jamais ? Sa Parole a-t-elle pris fin pour tout âge ? Le Dieu fort a-t-il oublié d'avoir pitié , a-t-il resserré par courroux ses compassions ?* Et voici l'Eglise qui dit , *L'Eternel m'a delaissée , le Seigneur m'a oubliée ;* comme si elle taxoit Dieu , en quelque sorte , d'inconstance & d'indifférence pour elle.

En effet , ces plaintes ne sont pas innocentes , elles viennent de mauvais principes.

1. Elles naissent d'une trop grande *sensibilité pour les Maux de la vie*. La Religion devrait nous élever au-dessus de ces calamités passagères , nous les faire regarder comme des objets peu dignes d'occuper des ames faites pour le Ciel , & pour l'Eternité , & nous faire sentir qu'il n'y a point de véritable Mal que le Péché , & ses suites affreuses , comme il n'y a de vé-

ritable Bien que la Vertu & les Récompenses, qui y sont attachées.

Cependant ce sentiment renaît de tems en tems, ou plutôt il prévaut dans la plupart, nous arrache des plaintes, nous porte quelquefois à l'impatience, au murmure. L'affliction couvre nos yeux d'un nuage, nous fait oublier nos anciennes délivrances, & tant de marques de faveur, & de protection, que Dieu nous a données, nous fait douter de son affection, & nous fait dire, *Le Seigneur m'a oubliée.*

2. Une autre source de cette défiance, c'est l'*Infidélité*, & comme parle S. Paul, *un mauvais cœur d'Incrédulité.* Nous avons mille peines à nous rendre Dieu présent. Il nous parle par toutes ses Créatures: il n'est aucun Evenement qui ne nous fasse sentir sa Providence; *nous avons en lui la vie, le mouvement & l'être.* Cependant nous ne l'appercevons pas toujours, il nous échappe. On diroit, au peu de part que nous lui donnons dans les choses humaines, qu'il n'en a aucune connoissance, ou qu'il ne veut pas s'en mêler. Uniquement attentifs aux organes, aux Causes secondes, aux objets qui en font les Agens immédiats, nous ne portons pas notre pensée jusques à celui qui

Heb. III.
12.

Act.
XVII.
25.

qui

qui les met en mouvement, jusques à Dieu; ou si nous y pensons, ce n'est qu'avec défiance, avec chagrin dans les mauvais succès, & pour nous dire: qu'il n'est pas sensible à nos maux. Quand il se déclare pour nous d'une manière signalée par des délivrances ou d'autres Bienfaits éclatans, son idée se réveille en nous, nous nous faisons même un plaisir de nous regarder comme des sujets qu'il favorise, nous disons, *Certainement il y a un Dieu dans le Ciel*, & comme ces mondains, dont parle Zacharie au Chap. XI. de ses vers. 5. Révélations, *Dieu soit loué parce que nous sommes devenus Riches.* Mais les choses viennent-elles à changer de face, l'adversité succède-t-elle à la prospérité, notre bonheur souffre-t-il quelque interruption; alors nous retombons dans nos défiances, ces promesses s'évanouissent de notre Esprit, nous disons comme les Israélites, après leur défaite, *Si l'Eternel étoit avec nous, ces choses nous seroient-elles arrivées?* C'est là l'effet ordinaire de la tribulation, sur les ames foibles, qui leur fait dire: *L'Eternel m'a délais-sée, le Seigneur m'a abandonnée.*

3. Enfin, ces plaintes, & les reproches d'oubli & d'abandon qu'on ose faire à Dieu, viennent souvent d'*Impénitence*

& de *dureté de cœur*. On aime à rapporter ses maux à toute autre chose qu'à ses péchés, c'en est la véritable cause. Mais on évite de se le dire, parce qu'on ne pourroit le faire sans confusion, & sans reconnoître, qu'on est soi-même l'auteur de son infortune, & que l'amour propre n'aime pas à se voir par ce côté mortifiant, & que de l'autre, on comprendroit, que le vrai moyen d'arrêter le cours de ses maux, ce seroit d'en retrancher le principe, qui est le péché, & qu'on ne peut se résoudre à y renoncer. Ainsi on aime mieux les imputer à toute autre chose, aux Hommes, à Dieu, qu'à soi-même.

C'est plutôt Dieu, Ame infidèle, qui a droit de se plaindre, que tu *l'as oublié, que tu l'as abandonné* ! C'est le reproche qu'il pouvoit faire justement au Peuple captif en Babylone, & à ceux du tems de Jésus-Christ. Il pouvoit les confondre, en leur rendant leur propre parole, & pour les punir de leur témérité, il n'avoit qu'à les abandonner & à les oublier en effet, & à les livrer à leurs défiances. Mais, toujours tendre envers son Eglise, il ne songe qu'à les rassurer : *Sion a dit, L'Eternel m'a delaissee, le Seigneur m'a abandonnée. La femme, replique-t-il, peut-*

peut-elle oublier l'Enfant qu'elle allaitte, qu'elle n'ait pitié du fruit de son ventre? Mais quand les femmes les oublieroient, si est-ce que je ne t'oublierai pas, moi. C'est mon second Point.

SECONDE PARTIE.

J E N E S A I, Mes Frères, si dans toute l'Ecriture, Dieu s'exprime d'une manière plus forte sur l'Amour qu'il porte à son Eglise, que dans cet endroit. Il lui en a donné diverses preuves, dont la plus grande, sans contredit, est le don qu'il lui a fait de son Fils, ce qui fait dire à S. Paul au V^e. des Romains; *A*^{vf. 7. 8.}
granda' peine arrive-t-il que quelqu'un meure pour un juste, mais Dieu recommande du tout sa dilection envers nous, en ce que lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous.

Mais par rapport aux Déclarations, que Dieu nous en fait, il n'en est sans doute point de plus expresse que celle de mon Texte. Il s'appelle l'*Epoux d'Israel*; & le mariage mystique entre le Sauveur & l'Eglise est le mystère du Cantique des Cantiques. Dans le Pseaume CIII. le Prophète dit que, *des mêmes compassions*^{vf. 13.}
qu'un Père est ému envers ses enfans,

l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. Mais l'Image employée dans mon Texte, est encore plus touchante, & plus expressive que toutes les autres ; car quel amour plus tendre, plus vif, plus constant, que celui d'une *Mère* pour l'*Enfant*, que non seulement elle a porté dans son sein, mais encore qu'elle *allaitte* ?

La nourriture qu'elle lui donne, faisant couler de nouveau son sang dans ses veines, elle lui communique par-là une seconde vie, qui le lui rend encore plus cher. Aussi quelle n'est pas son attention pour son nourrisson ! quelles fatigues ! quelles veilles ! Combien de soins, de peines, n'endure-t-elle pas pour lui, je ne dis pas, constamment & sans se plaindre, mais même avec une espèce de plaisir ? Combien vivement est-elle frappée de ses cris ? Combien ne souffre-t-elle pas de ses maux ? Timide naturellement, connoit-elle aucun péril, quand il s'agit de le défendre, & de le sauver ? Ce seroit perdre le tems que de s'occuper davantage à prouver une chose si connue, & que les *Mères*, véritablement mères, sentent beaucoup plus vivement, qu'on ne peut l'exprimer & le dépeindre, par les couleurs les plus vives de la Rhétorique.

Dieu,

Dieu, qui vouloit entretenir & perpétuer le cours des générations, a inspiré aux Mères cet amour pour leurs enfans, qui surpasse tout autre amour. Les Philosophes les moins disposés à reconnoître le *doigt de Dieu*, dans ses Ouvrages, Exod. VIII.19. n'ont pu s'empêcher de le regarder comme une preuve, ou plutôt comme une démonstration de sa Providence.

Il ne falloit pas moins que cette violente inclination des mères pour leurs enfans, pour adoucir les peines & les fatigues qu'elles essuyent à porter & nourrir ces tendres créatures. La Raison est trop lente, & trop peu sûre dans ses opérations, la force du sentiment & de l'instinct étoit ici nécessaire, & l'on voit que le Créateur a mis cette espèce d'instinct, dans les Brutes mêmes.

Cet amour des Mères pour leurs enfans, Dieu le pose ici comme un principe qui ne peut être contesté, qui est généralement reconnu. Il demande à l'Eglise, qui ose le taxer d'oubli & d'indifférence, *La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre ?* Il se contente de leur faire cette interrogation, sans y rien ajouter, sûr qu'ils lui répondront, Non, cela ne se peut, & c'est

comme s'il disoit ; Concevez-vous un amour plus vif , plus passionné , plus ferme , plus durable ? Or sachez , que celui que j'ai pour vous , non seulement l'égale , mais le surpasse , *car quand la femme viendrait à oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein , si est-ce , ô Sion , que je ne t'oublierai pas , moi.*

Dieu ne raisonne pas ici sur une supposition impossible , comme quand S. Paul Gal. I. 8. disoit aux Galates , *Quand un Ange du Ciel vous évangéliserait , outre ce que nous vous avons évangélisé , qu'il soit anathème.* Car il n'arrive que trop souvent , que des Mères abandonnent leurs enfans , & n'en ont aucune pitié. Il s'en trouve d'assez dénaturées , pour ne sentir rien pour leurs enfans , & qui contentes de les avoir mis au monde , n'en prennent aucun soin : semblables en cela à l'Au-truche , dont Dieu dit au XXXIX. du Livre de Job *qu'elle abandonne ses œufs à terre , oubliant que le pied les écrasera , & les bêtes des champs les fouleront.* Un des plus justes reproches que S. Paul au I. de l'Épître aux Romains fait aux Payens , *C'est d'être sans affection naturelle.* Rien en effet n'étoit plus ordinaire parmi eux , que d'exposer les enfans nouvellement nés. Cette barbare Coutume

fer-

fervoit d'embellissement au Théâtre, & faisoit souvent le dénouement des Pièces qu'on y jouoit. Et combien est-il encore de Peuples barbares, qui vendent leurs enfans pour esclaves? Le Christianisme, à la vérité, a aboli cet usage inhumain, mais il ne se trouve que trop de Mères dénaturées, à qui le sang ne dicte rien pour leurs enfans, qui les regardent comme des Etrangers, & qui abandonnent entièrement le soin de leur nourriture & de leur éducation. Combien y en a-t-il, qui pour des fautes pardonnables, ou pour des défauts corporels, ou par des préventions malfondées, abandonnent leurs enfans, & en retirent leur affection? Quelquefois l'affection naturelle cède à la superstition. Qui ne fait, qu'un grand nombre de Payens, trompés par leurs Oracles, & plusieurs Juifs à leur exemple, ont sacrifié leurs fils & leurs filles au Diable, & fait passer leurs enfans par le feu, en l'honneur de Moloch? comme nous l'apprenons de l'Histoire tant Sacrée que Prophane. La fureur de la vengeance a produit quelquefois le même effet, témoin cette *Médée*, tant vantée dans l'Antiquité Payenne, qui pour se vanger de l'infidélité de *Jason*, égorgea à ses propres yeux les deux enfans qu'elle en a-

voit

Pseaume
CVI. 37.

voit eu. La violence de la faim n'a-t-elle pas poussé des Mères à cet horrible excès, de se nourrir du fruit de leur ventre, & de se repaître, pour ainsi dire, de leurs propres entrailles, comme il arriva dans les Sièges de *Samarie* & de *Jérusalem*? La crainte de l'infamie ne prévaut-elle pas tous les jours sur la tendresse maternelle, dans ces monstres d'inhumanité, qui pour étouffer la connoissance de leur impudicité; en étouffent le malheureux fruit dès sa naissance, lui donnant & lui ôtant en un même moment la lumière du jour?

Si des Mères peuvent ainsi étouffer la voix de la Nature, & devenir sans pitié pour le fruit de leur ventre, sur quoi pourra-t-on compter? Non, il n'y a rien de solide dans le monde. Mais loué soit Dieu que son amour pour son Eglise ne soit pas comme celui des hommes, inconstant, variable, exposé aux tempêtes des passions! *Quand la Mère oublieroit l'enfant qu'elle allaitte, & n'auroit point pitié du fruit de son ventre, si est-ce que je ne t'oublierai point, moi,* dit-il à l'Eglise. Les Mères peuvent être dénaturées & avoir des entrailles de fer pour ceux qu'elles ont porté dans leur sein, & qui ont sucé leurs mammelles, mais l'amour de

de Dieu est constant, *ses dons & sa vocation sont sans repentance*, dit-il au Chap. XI. des Romains, son amour du-^{vers. 29.}re d'une Eternité à l'autre, *Je t'ai aimé*, dit-il à l'Eglise, au XXXI. de Jérémie,^{vs. 3.} *d'un amour éternel.* Voilà l'origine, & pour ainsi dire la date de son amour. En voici la suite & la durée, *C'est pourquoi*, ajoute-t-il, *j'ai prolongé envers toi ma gratuité.* Il n'y a en lui ni variation,^{Jaq. I. 17.} ni ombre de changement, dit S. Jaques. Son amour, sa miséricorde porte le caractère d'immutabilité, qui est essentiel à toutes ses perfections, *Parce que je suis l'Eternel*, dit-il au III^e. de Malachie, &^{vs. 6.} *que je n'ai point changé, vous aussi, Maison d'Israel, n'avez point été consumés.*

Comment abandonneroit-il, oublieroit-il son Eglise? C'est son plus précieux joyau, son unique, son Epouse, qu'il a épousée dans ses éternelles compassions, & avec laquelle il a traité une Alliance éternelle. Écoutez comme il en parle lui-même au LIV. d'Esaïe : *Quand les monta-^{vs. 10.}gnes se remueroient, & les côteaux crouleroi-ent, ma gratuité ne se départira point de toi, & l'Alliance de ma paix ne s'éloignera point, a dit l'Eternel qui a compassion de toi.*

Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui, dit S. Paul au VIII des Romains ? Celui qui a donné le plus, donnera bien aussi le moins. Dieu refuseroit-il sa protection à ceux, en faveur desquels il n'a pas fait difficulté de sacrifier son Fils unique ? En leur faisant ce grand don, ne s'est-il pas engagé par-là à leur accorder toutes les graces, sans lesquelles cette première leur seroit inutile ? & par conséquent ne s'est-il pas engagé à conserver son Eglise, à la défendre contre toutes les attaques du Monde & de l'Enfer, & à l'amener enfin à la bienheureuse Eternité ?

Il étend ses soins à toutes les créatures, il n'en juge aucune indigne de son attention, *un passereau ne tombe pas en terre sans sa volonté* ; pourroit-il donc abandonner, oublier ses enfans, qui lui sont infiniment plus chers ? C'est le raisonnement de Jésus-Christ, au X. de S. Matthieu, raisonnement dont la force se fait sentir, indépendamment même de l'autorité de ce grand Maître.

Dieu lui même, assure l'Eglise de sa constante protection, dans l'un & dans l'autre Testament : *Lui même a dit* : c'est
 au

au XXXI. du Deuteronome, *Je ne te* verf. 6.
delaisserai point, & ne t'abandonnerai
point; de sorte que nous pouvons dire en
assurance, Le Seigneur m'est en aide, je
ne craindrai donc aucune chose que l'hom-
me me puisse faire, dit S. Paul au XIII. verf. 5, 6.
des Hébreux.

Il est vrai que Dieu semble quelquefois
oublier ses enfans; & ne s'en soucier non
plus que s'ils étoient entièrement hors de
son souvenir. Mais cet abandon n'est
qu'apparent, c'est alors qu'il en a le plus
de soin, qu'il les distingue d'une manière
plus honorable, qu'il leur donne de plus
solides marques de son affection, il les
éprouve par la tribulation, il leur donne
lieu de faire éclater leurs Vertus, & par-
ticulièrement de lui donner les preuves les
moins équivoques de leur fidélité, il les
porte à se juger eux-mêmes, il les é- 1. Cor.
prouve pour les rendre participans de sa XI. 31.
Nature Divine & afin qu'ils ne périssent 2 Pier. I.
point avec le monde? Est-ce là les aban- 4.
donner? Qui sont ceux proprement qu'il
abandonne? Ce sont ceux qu'il livre à
leurs passions; c'est une marque qu'il ne
s'en soucie plus, & que ce sont des en-
fans bâtards, qu'il ne reconnoît plus, qu'il
laisse sans Discipline.

Heb.
XII. 8.

Mais s'il paroît oublier ses enfans, ce
n'est

n'est que pour un peu de tems, il sort enfin du nuage & accourt à leur délivrance, en leur disant, me voici. *Israel*, captif en *Egypte*, l'éprouva, sa misère paroissoit sans ressource, aucun rayon d'espérance ne luisoit à ses tristes yeux, mais ce fut dans cette extrémité, que ce Peuple touchoit à sa dernière ruine, & qu'il sembloit que Dieu l'avoit oublié & abandonné pour jamais, que ce Dieu de leurs Pères, conformément à ses Promesses, parut pour leur délivrance, *J'ai très-bien vu*, dit-il à Moïse, *J'ai très-bien vu l'affliction de mon Peuple, & je suis descendu pour le délivrer*, & que par une suite de prodiges inouis; il força le Tyran, qui l'oprimoit, à le relâcher, & le mit en pleine liberté.

Exod.
III. 7.

Le même *Israel*, captif en *Babylone*, éprouva une révolution semblable, lorsque leur esclavage paroissoit sans remède, que l'espérance leur étoit comme défendue, & que l'accablement leur avoit fait oublier les promesses de Dieu, & qu'ils s'écrioient tristement, *Les Prophètes nous défont, il n'y en a aucun qui nous dise, Jusques à quand? Le Dieu fort a-t-il oublié d'avoir pitié?*

Pseaume
LXXIV
9.
Pseaume
LXXVII.
10.

Dans cet abandon apparent, Dieu leur suscite en *Cyrus* un Libérateur, qui rompt leurs

leurs

d'Israel, craignoient que le *Seigneur ne les eût oubliés.*

Mais ce fut alors que parut pour la délivrance de *Sion*, & dans *Sion* même, le Libérateur, le Seigneur Jésus. Il remédia à leurs véritables Maux, il les affranchit de la servitude de l'Erreur, de la Superstition, de la Corruption, du Démon, de l'Enfer, par sa Doctrine, par son Exemple, par sa Mort, par sa Résurrection, par sa séance à la droite de Dieu. S'il y a des Juifs, & en grand nombre, qui aveuglés par leurs préjugés, refusèrent de le reconnoître, les Gentils remplissent ce vuide, leur concours vers ce Roi Céleste, donne à *Sion* un plus grand nombre d'enfans, qu'elle n'en a jamais eu, elle est obligée d'élargir ses tentes pour les recevoir, & après avoir soutenu divers siècles d'épreuve, elle voit les Maîtres du Monde, les Empereurs Romains, devenir ses Nourriciers, & les Princesses leurs Femmes ses Nourrices, comme il

vers. 23, est marqué dans la suite de ce Chapitre. Et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que cette révolution si favorable à l'Eglise Chrétienne, arriva un peu après qu'on flattoit les Empereurs *Diocletien* & *Maximien*, d'avoir aboli le nom Chrétien, comme il paroît par des Inscriptions qu'on

qu'on a trouvées en *Espagne*.

Tant d'expériences doivent convaincre les plus défiants, que si Dieu semble oublier & abandonner *Sion*, ce n'est qu'en apparence, & que quand la Mère oublieroit l'enfant qu'elle a porté dans son sein, & qu'elle allaitte, Dieu n'oublieroit pourtant pas *Sion*. L'Eglise en général, non pas telle ou telle Eglise dans certain Pais. Car il n'en est pas aujourd'hui comme autrefois, où le *Salut* étoit du seul *Juif*, & l'Eglise étoit renfermée dans l'enceinte d'*Israël*. Les choses sont changées à cet égard, l'Eglise n'est plus affectée à une certaine Nation, & tel Peuple Chrétien, qui en considération des promesses de stabilité, que Dieu fait à son Eglise, s'imagineroit qu'il ne peut jamais perdre ce privilège, quoi qu'il fasse, se tromperoit grossièrement. Combien d'Eglises Chrétiennes, autrefois si florissantes, en *Asie*, en *Afrique*, en d'autres Pais, qui ne sont plus, Dieu ayant transporté son chandelier ailleurs.

Regardons donc la bonté & la sévérité de Dieu, sa sévérité sur ceux qui sont tombés, & sa bonté envers nous si nous perséverons en son amour, car autrement nous serons aussi retranchés. *Sion* a dit, L'Eternel m'a délaissée, le

Rom. XI. 22.

Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier son Enfant qu'elle allaitte, qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre ? Mais quand les femmes les oublieroient, encore ne t'oublierois-je pas, moi.

CONCLUSION.

LE TEMS où nous vivons est fort propre à remplir de soucis, de crainte, & d'inquiétude les gens de petite foi, à renouveler les plaintes de Sion, à lui faire dire, *L'Eternel m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée.* Si l'Eglise jouit du calme en certains endroits, comme dans ces heureuses Provinces, en combien d'autres ne se trouve-t-elle pas, ou détruite en apparence, ou à demi abbattue, ou attaquée violemment ?

Il est naturel de déplorer son malheur, d'en être affligé, & de s'en faire un sujet de crainte. Mais ne portons-nous pas trop loin ces craintes & ces inquiétudes ?

Nos plaintes ne vont-elles pas jusques à Dieu ? & si elles étoient bien développées, *Sion*, notre *Sion*, ne diroit-elle pas encore aujourd'hui, *l'Eternel m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée.* Nous professons sa pure Religion, il peut tout

ce qu'il veut , il n'a qu'à dire la parole , & bientôt Sion prendra une face nouvelle , les Temples abbatués seront relevés , les Troupeaux dispersés seront rassemblés , les chaînes des Confesseurs seront brisées , les Persécuteurs seront confondus , la Liberté sera rétablie par-tout , l'Erreur & la Superstition seront dissipées , la Vérité triomphera ; il n'a encore qu'à dire la parole & tous ces miracles se feront : cependant nous gémissons , le joug de l'Eglise s'aggrave de jour en jour : Non ! Dieu n'est plus le même à son égard : *Sion, ton Dieu t'a délaissée , le Seigneur t'a oubliée.* Car enfin , comment concilier son amour avec cet abandon ? Personne , ou presque personne , ne s'intéresse pour elle.

A la bonne heure , Mes Frères : pensons à Dieu dans ces tristes circonstances , & sans nous arrêter aux Causes secondes , aux Ennemis de la Vérité , aux Princes , *qui ont donné leur Puissance à la Bête* , ^{Apoc. XVII. 17.} aux Suppôts de l'Empire Antichrétien , élevons-nous jusques à Dieu , sans la permission duquel ils ne peuvent rien.

Reconnoissons , que si *Dieu étoit pour nous* , ces choses ne nous arriveroient point. ^{Rom. VIII. 30.} Mais à quoi tient-il qu'il ne le soit ? & comment croire que Dieu ait abandonné

le parti qui le sert *en Esprit & en Vérité*, & qui professe sa pure Doctrine? Gardons-nous de prononcer contre nous une sentence si dure, mais gardons-nous aussi de taxer Dieu d'indifférence pour le bon Parti. Il y a ici deux extrémités à éviter, l'une de tomber dans un trop grand abattement, l'autre de soupçonner Dieu d'indifférence pour son Eglise.

Pourquoi croirions-nous que Dieu l'ait abandonnée? Est-ce parce qu'il ne se déclare pas hautement en sa faveur? C'est aux Barbares à s'imaginer que le Soleil est éteint, parce qu'il est éclipsé, ou qu'il est couvert d'un nuage. Dieu, à la vérité, se cache quelquefois, mais non pas pour toujours, & à quoi tient-il, qu'il ne reparoisse? Est-ce son inconstance, ou la nôtre, qui en est la cause?

On pourroit lui reprocher qu'il a abandonné son Peuple, & que la Réformation ne lui est plus rien, si les Réformés avoient été tels de mœurs & de conduite que de Nom, & de profession. Si les maximes & les mœurs du siècle, ne s'étoient pas glissées parmi eux, si de fatales divisions ne les avoient pas aliénés les uns des autres, s'ils étoient zélés pour son service. Mais qui ne fait, que par leur conduite, peu digne de leur nom, & de leur

leur profession, ils n'ont que trop justifié cette indifférence que Dieu fait paroître à leur égard ?

Ha ! s'ils retournoient sincèrement vers lui, s'ils reconnoissoient leurs égaremens, s'ils reprenoient zèle, & leur première Charité, s'ils revenoient à leur devoir, avec quel plaisir leur diroit-il, *Me voici ?* leur rendroit-il les signes de sa faveur, & leur feroit-il sentir qu'il ne les a pas oubliés ?

Il peut tout ce qu'il veut, il est plein de bonté pour ceux qui réclament son Nom, & qui le servent *en Esprit & en Vérité*. Mais après tout, sa bonté, son amour, n'est pas une indulgence foible, qui autorise le crime & la rébellion. Quand un Peuple ingrat l'abandonne, & refuse de revenir à lui, il l'abandonne à son tour, sans qu'il y perde. Il se conserve toujours une Eglise, & se la conservera toujours, tant que durera le Pseaume LXXII, *cours du Soleil & de la Lune*, si ce 5. n'est pas dans une Nation, ce sera dans une autre, si ce n'est pas dans l'Ancien Monde, ce sera dans le Nouveau. Et ce que Jésus-Christ disoit autrefois aux Juifs, qui craignoient que s'ils venoient à Matth. XXI.43. manquer à Dieu, il se trouveroit sans adorateurs, que *le Royaume leur seroit ôté*

Et donné à une Nation qui porteroit plus de fruit, toutes les Eglises Chrétiennes doivent le prendre pour elles-mêmes.

Entendons-le, Mes Frères, & puis-que Dieu par sa miséricorde nous regarde encore comme son Peuple, qu'il a établi son Chandelier au milieu de nous, & son Ministère, & que nous pouvons professer notre Religion selon les mouvemens de notre Conscience, en pleine liberté sous la protection des Puissances Chrétiennes, qui nous gouvernent, pendant que tant d'Eglises Chrétiennes sont détruites ou menacées de destruction. Bénissons-le de ce précieux avantage, assurons-nous-en la possession en servant fidelement ce Père charitable, dont les compassions pour ceux qui le craignent, vont au delà de tout ce qu'une Mère tendre sent pour son Enfant. Répondons *nos inquiétudes dans son sein paternel*, Disons-lui dans nos peines & nos allarmes, *Comme les yeux des serviteurs regardent à leur maître, nous regardons vers notre Dieu jusques à ce qu'il ait pitié de nous.* Attendons patiemment son secours, il nous écoutera & nous exaucera, il nous délivrera, il nous accordera tout ce qu'il jugera nécessaire. Et après nous avoir garantis de toute mauvaise œuvre, il nous introduira dans son Royaume Céleste. Amen!

Pseaume
CXXIII
2.

2 Tim.
IV. 18.

1. Tim.
II. 19.

LES